



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 106



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

R'n'C's

Frank FREJNIK (Slow Death)

BEUSSE, LAURENT et l'équipe de PYHC

Radek KOPEL

GOULOU & TWISTER COVER

BLUTCH

FABIEN (Pop The Balloon)

EVILMRSOD

FRANCIS "COULEURS" (paparazzi accrédité)



Lundi 11 août 2014 ; 18:44:00 (V.I.P.'s time)

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.



Les CADAVRES : Au terminus de l'histoire (CD, Slow Death/ Guerilla Asso/Dirty Punk Records)

Les Cadavres n'en finissent pas de revenir danser sur nos tombes. Ce qui a au moins le mérite d'égayer notre morne éternité. Et comme les concerts ne suffisaient plus à un groupe paradoxalement presque plus actif depuis qu'il est censé avoir splitté, tout en ayant, en fait, bêtement ressuscité, tel le Jean-Claude moyen s'extirpant, frais comme un gardon, du Saint-Sépulcre, au grand étonnement des 2-3 clodos qui traînaient dans le coin (quel déconneur ce J-C quand même), les Cadavres se sont dit, et si qu'on sortait quelques disques, histoire de voir si on n'est pas trop rouillés pour ce genre de gag désopilant. Sitôt dit, sitôt fait. Les Cadavres de rentrer dans leur tombeau high-tech, avec tout plein de bazar électronique et informatique, un dépôt technologique afin de graver pour l'éternité, qui risque d'être longue, quelques petites chansons, histoire de passer le temps le samedi soir au Purgatoire. Vous savez ce que c'est, la bureaucratie. Avant d'espérer aller se faire chier au paradis ou se taper une orgie permanente en enfer, faut d'abord passer par la gare de triage, et c'est là que les vrais ennuis commencent. Il manque toujours un formulaire, ou une signature quelque part, ou on a fait un gros pâté pile poil là où fallait pas, c'est la pause clope (surtout du côté infernal, c'est vrai), ou c'est l'heure d'info syndicale du personnel. Enfin, bref, on en connaît qui poireautent là depuis, pfiou, pas loin d'une éternité, un avant-goût de ce qui les attend pour de vrai une fois qu'on aura décidé de leur sort. Dans ce foutoir, je vois bien les Cadavres pousser leurs petites beuglantes punk et électriques. C'est sûr, ça devrait jeter un froid dans le landerneau ailé. D'autant que les nouvelles ritournelles de nos zigotos sont plutôt bien balancées, les bougresses. Ce sont les Cadavres tels qu'on les connaît et les aime, indécrottables adeptes d'un punk 77 aux mélodies acides, aux slogans définitifs et à la déconne noire et sombre (les gothiques n'ont rien inventé). 9 pépites d'antracite déclinées en 3 EP (un pour chaque label), un de couleur verte, un de couleur blanche et un de couleur rouge. Ça n'a sûrement aucun rapport, mais c'est marrant quand même, c'est comme le drapeau italien, mais rond et sonore. Au menu, quelques (mauvaises) nouvelles d'une vie de merde. On a l'habitude, ça fait 40 ans que les 30 Glorieuses ont les balloches en berne. Et les politiciens, à chaque campagne électorale, ont beau tenter de nous émoustiller avec du 95D épilé du maillot, ça ne marche pas, ça bande toujours vachement mou dans notre quotidien où la feuille de paie se réduit toujours plus de mois en mois, où les impôts se piquent des crises d'obésité chroniques, où les ours blancs fondent en même temps que leur banquise natale, où les milliardaires se multiplient plus vite que les pains de J-C censés nourrir le bon peuple (les poissons, eux, ne se multiplient pas, ils se divisent). Tout ça pour dire que les Cadavres sont toujours les Cadavres (au moins un point rassurant dans le marasme ambiant), et que ces 3 EP se déclinent aussi en 1 CD (nettement moins glamour, forcément, sauf quand on n'a que ça à se mettre sous les escourdes). Au passage, on note une relecture d'un grand classique du groupe, "Salopes de keufs", jamais paru en version studio jusqu'alors, uniquement joué en concert. Et une reprise de "L'Amérique", de Joe Dassin. Doivent d'ailleurs faire une fixette sur le défunt amateur de pains au chocolat, les Cadavres, si l'on se souvient que, toujours en concert, il avaient déjà moult fois repris "Siffler sur la colline" en des temps préhistoriques. Doivent pas s'emmerder dans la file d'attente, avec un boute-en-train pareil. Même si, pour être tout à fait honnête, "L'Amérique" en question, à la base, n'est pas de notre autre Jojo national, mais d'un groupe anglais,

Christie (tiens, presque comme J-C, faudra que j'en parle à mon psy), qui, eux, vantaient les charmes d'une "Yellow River" plus anonyme. Et hop, une bonne occasion pour moi de ramener ma science, même si tout le monde s'en bat les amygdales. Je vous laisse, j'ai 2-3 zombies à renvoyer chez eux.

MARDI GRAS.BB : Crime story tapes (CD, Hazelwood - www.hazelwood.de)

Je ne sais pas quelle est la notoriété réelle de Mardi Gras.BB par chez nous, mais, au moins pour ce qui me concerne, elle au top du top de mes préférences. Petit topo vite fait pour ceux qui sortent d'hibernation. Mardi Gras.BB est une fanfare, au sens New Orleans du terme, avec des cuivres comme s'il en pleuvait, représentant un échantillonnage presque complet, sax ténor et baryton, trompette, trombone, auxquels vient même s'ajouter un soubassophone, cet énorme machin qui s'enroule autour du corps et qui sert aux fréquences basses. Pour pousser tout ça au cul, on a deux percussionnistes, qui forment une batterie complète à eux deux, sauf que la division leur permet, le cas échéant, de se déplacer, ce qui est un peu le principe d'une fanfare, et ce que fait le groupe régulièrement en concert, pour se retrouver au milieu du public au début et/ou à la fin. En revanche, à partir de là, les trois derniers membres du groupe sont un peu dans la panade, avec leur matos impossible à mouvoir. En effet, allez vous baguenauder avec un piano, avec des tables de mixage (le groupe comprenant un vrai DJ qui illustre sa musique de samples directement puisés à la source vinyle), ou avec une guitare électrique, puisque c'est de cet instrument dont joue le Dr Wenz, qu'on peut considérer comme le leader de la bande. Un Doc Wenz qui, depuis 2 albums, embarque Mardi Gras.BB dans l'aventure de disques conceptuels. Ainsi, en 2010, "Von Humboldt picnic" racontait l'histoire d'un explorateur au long cours qui parcourait le monde, chaque chanson étant alors empreinte d'une atmosphère spécifique, africaine, asiatique, européenne, américaine. De la world music au sens le plus noble du terme. Pour ce nouvel album, Doc Wenz nous embarque au cœur d'un roman noir, un polar où se croisent tous les archétypes du genre, le privé alcoolique, la vamp vénéneuse, les gangsters hauts en couleurs, les flics (intègres et ripoux, pas de jaloux), les minorités ethniques (l'action se déroulant à New York, on explore ainsi les quartiers juif et chinois, on rencontre aussi un magicien-fakir indien). On a là tous les ingrédients qui font le sel d'une bonne histoire bien sanglante, bien glauque, bien sordide. Pour enrober tout ça, la musique de Mardi Gras.BB fait, cette fois, la part belle au jazz. Pas le jazz bon enfant, dixieland, de New Orleans, mais celui, plus dur, plus sombre, du New York des années de plomb, des 30's aux 50's, le jazz du Cotton Club ou des speakeasies, le jazz alcoolisé et enfumé, le jazz des mafieux et des malfrats, celui des femmes fatales et des industriels véreux. Tout ça fleure bon le charleston enfiévré, la valse macabre, le tango perfide. Quant à Doc Wenz, comme il l'avait fait sur "Von Humboldt picnic", il raconte son histoire en de courtes insertions sonores, de sa voix éraillée et cavernueuse de privé revenu de tout, qui se gargarise au bourbon dès potron-minet et se parfume la glotte au tabac de Virginie (pas moins de trois paquets par jour, moyenne homologuée). Un vrai polar audio, où les couleurs dominantes sont le noir et le rouge, où l'on sent même la pluie dégouliner des sillons, où l'odeur des poubelles vous agresse les naseaux au détour d'une ruelle mal famée. Un truc à décrocher le Pulitzer s'il en existait un pour la musique.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



EVILMRSOD : Atom bomb (CD autoproduit)

EvilMrSod est un one man band globe-trotter. Originaire de Tenerife, il est aujourd'hui installé en Allemagne, à Leipzig. Ce qu'il a perdu du côté de l'ensoleillement, il l'a gagné en visibilité publique et médiatique, même si tout est très relatif. Ce nouveau single nous offre une facette inhabituelle de ce genre d'énergumène, avec une forte saveur acoustique. "Atom bomb", la face A, est toujours aussi bluesy, avec guitare électrique saturée, batterie hypnotique, et, donc, guitare acoustique pour sous-tendre tout ça d'accords mutins, en une sorte de frénésie country-punk plutôt goguenarde. En face B, EvilMrSod démontre un humour caustique avec un "Post-punk, pre-folk, fuck off" qui a le mérite de nous faire savoir vers où se tournent ses goûts musicaux, ou plutôt ses dégoûts. On notera que ce titre, pour le coup, est complètement acoustique, avec la seule guitare du bonhomme pour accompagnement, en une sorte de folk grognon, histoire de mettre des points (poings ?) sur quelques "i".

FINISTERIAN DEAD END PRESENTS : COMPILATION BREIZH BATTLEFIELD (CD autoproduit - www.finisteriadeadend.com)

Dans la grande série des compils thématiques, en voici une consacrée au métal. Finisterian Dead End est une asso du Finistère (vous vous en seriez douté) qui tente de fédérer les groupes locaux ayant une forte propension à préparer un CAP de forgeron. Concerts et distribution de disques sont les principales activités de l'asso, d'où l'édition de cette compil destinée à nous présenter 4 de leurs petits protégés, Pictured, Drakwald, Hybrids et Skarn, avec 2 titres chacun, afin d'avoir une petite idée de l'univers dans lequel gravite tout ce petit monde métalleux. Globalement, c'est assez death, ce qui est plutôt une bonne chose, même si, quand on entre dans les détails, chaque commando a sa spécialité. Ainsi, on est plus mélodique chez Pictured, plus près du terroir chez Drakwald (avec des connotations celtiques évidentes, bien que le groupe soit originaire des bords de Loire), plus rock'n'roll chez Hybrids (malgré un son assez pourri, un peu de mastering n'aurait pas fait de mal, on dirait que ces 2 titres ont été enregistrés depuis le fond de la cuvette des chiottes, c'est dommage, on aurait aimé que ça claque plus), et plus fest-noz chez Skarn (même si, pour eux aussi, le son aurait mérité un meilleur traitement). La compil a au moins le mérite d'exister, et de permettre à quelques groupes de mettre le pied à l'étrier, il ne leur reste plus qu'à rester en selle, et ne pas se casser la gueule au premier oxer.

EINE STUNDE MERZBAUTEN : 7305 (CD autoproduit - <http://bandzone.cz/merzbauten>)

Vous aurez clairement compris, à l'énoncé du blase de ce groupe tchèque, que le duo tape dans le bois dur, dans la musique industrielle, dans le bruitiste et l'expérimental. L'hommage patronymique à Einsturzende Neubauten n'est nullement fortuit, il est même parfaitement assumé. D'autant que ce premier album est constitué de 3 reprises, dont celle de "Deutsch rum im wasserturm" des berlinois les plus allumés depuis les frères Grimm (bah oui, avouez que pour faire coucher une belle princesse dans l'antre de 7 nains, fallait quand même carburer au bizarre, non ?). Egalement au programme de ce disque, la reprise de "Zadna hudba znamena hluk" d'un autre groupe tchèque, Napalmed, qui était d'ailleurs l'un des premiers avatars de Radek Kopel, l'une des 2 petites mains d'Eine Stunde Merzbauten, preuve qu'il a de la suite dans ses idées soniques. Enfin, troisième hommage, la reprise de "Japanhis" de Merzbow (qui bénéficie, lui aussi, de l'hommage patronymique précité), pseudonyme du musicien japonais Masami Akita. Ce disque n'est évidemment pas fait pour les amateurs de futilités et de facilité. Pour s'immerger dans ses presque 80 minutes (yep, 26 minutes en moyenne par morceau), il faut non seulement vouloir tenter l'expérience, mais encore faire preuve d'un intérêt certain pour un genre qui ne s'adresse qu'à de vrais amateurs. Il faut vouloir se faire triturer le cerveau à coups de samples numériques et de digressions abstraites. Mais, une fois que votre cortex est grand ouvert et réceptif, il y a évidemment une certaine jouissance intellectuelle, certes un brin masochiste, à se régaler de sons dont, à l'origine, on peine à croire qu'on puisse en faire de la musique. Ce qui est pourtant le cas. A l'inverse de ce qu'affirmaient les classiques européens, un bruit, même non harmonique, peut être musical, a fortiori quand il est associé à d'autres. A partir de là, le bruit, ce son jugé indésirable, peut devenir musique. Eine Stunde Merzbauten ne sont pas les premiers à le démontrer (à preuve les groupes précurseurs qu'ils reprennent ici), ils s'inscrivent juste dans une lignée d'expérimentateurs, souvent incompris, qui ont consacré leur art à lutter contre les préjugés. Et je sais de quoi je parle, étant moi-même un "born again" industriel, appréciant aujourd'hui une musique qui, il y a quelques années, me passait souvent au-dessus de l'occiput. Comme quoi, on peut toujours se bonifier en vieillissant, sans forcément être un picrate d'origine contrôlée.

TWISTER COVER : Machines (CD autoproduit - www.twistercover.net)

N'allez pas croire que les super-groupes sont l'apanage de quelques dinosaures de la scène rock anglo-saxonne. Les 60's et les 70's en produisirent de pleins camions, et les décennies plus récentes ne furent pas en reste, même si à un degré moindre. Tous ne furent pas des réussites. En musique, la simple addition des talents ne produit pas forcément le résultat escompté. Ceci étant, il est aussi des super-groupes qui font moins de buzz, mais qui n'en sont pas moins efficaces et efficaces. Twister Cover est de cette trempe. Twister Cover ne sont pas nés à Londres ou à Los Angeles, mais c'est pas pour ça qu'ils n'en présentent pas moins d'intérêt. Twister Cover sont nés en plein cœur de la France, à Orléans. La vieille Orléans comme

se plaît à dire Blutch, des Strong Come Ons, des fois qu'on se sente transplanté par mégarde sur les rives du Mississippi, ici, c'est la Loire qui coule, tout aussi sauvage d'ailleurs, en certains endroits. Mais bon, je ne suis pas là pour vous faire un cours de géographie appliquée. Twister Cover, super-groupe comme je le laissais entendre plus avant. En effet, au sein de ce quintet de pistoleros expérimentés, on trouve du beau monde. Gwen, le chanteur, fut batteur des Chewbacca All Stars, groupe cher à notre cœur, via le label maison. Gérard, l'un des deux guitaristes, officia, il y a déjà quelques lustres, au sein des Privés, excellent groupe qui n'a malheureusement laissé à la postérité qu'un 45t (enregistré en Australie, sous le regard bienveillant d'un Lime Spider, la classe quoi) et un mini LP. Quant à Goulou, le batteur, après avoir quitté son Havre natal, où les Backsliders se délectèrent de sa frappe allègre (avec le guitariste François Lebas, ex Fixed Up, qui firent, eux aussi, leur stage obligatoire en Australie), il fit un crochet par Paris, où il devint cogneur en chef de Holy Curse, foutu gang hautement énergique qui eut, lui aussi, l'Australie pour ligne de mire, décidément, il finit donc par atterrir à Orléans pour chatouiller ce groupe qui, compte tenu de son CV collectif, connaît parfaitement la définition du mot rock'n'roll, avec toutes ses variantes argotiques. C'est pas à eux qu'on va apprendre à cisailer un riff et à trusser une mélodie. Comme le prouvent les 10 titres d'un premier album qui fleurissent bon son rock à guitares, avec ses fragrances mods, blues, reggata, punky, voire psyché, selon les affinités de chacun. A cette énumération, n'allez pourtant pas croire que ce disque n'est qu'un fourre-tout sonore sans queue ni tête. Que nenni. Ces parfums subtils ne sont là que pour mieux affirmer la volonté rock'n'roll globale du groupe, et renforcer la cohérence d'une musique qui, si elle explore quelques chemins de traverse, n'en oublie jamais de revenir sur la voie principale pour y tracer un sillon ensemencé de pulsions électriques.

The SIRENS : More is more (LP, Dangerhouse Skylab)

J'avoue et je confesse, je suis un incurable junkie, accro au glam-rock et à la glitter-music. Réminiscences de mon insouciance jeunesse, quand le moindre disque de Sweet, Slade, Suzy Quatro ou Gary Glitter me faisait tapoter de l'arpion cadencé sur ma première chaîne stéréo, achetée avec l'argent de poche patiemment économisé semaine après semaine. C'est sûr qu'à l'heure du MP3 et de l'Ipod, la magie ne doit pas être la même. La société de consommation est passée par là, et la musique, aujourd'hui, se doit d'être ingurgitée en quantités industrielles, comme la junk food, au détriment du pur plaisir. Mais bon, je ne vais pas non plus pleurer sur votre épaule, ni sur des temps révolus. Après tout, les petits branleurs d'aujourd'hui qui écoutent du rap ou du r'n'b sur leurs téléphones portables avec un son de merde ont la musique qu'ils méritent. Or donc, le glam n'est pas mort brothers and sisters, il existe encore quelques passeurs pour faire revivre ce pan de l'histoire du rock'n'roll. Pute borgne ! Ecoutez donc le "Rock'n'roll preacher" balancé par les Sirens sur cet album, si ça ne fait pas frissonner vos 33 vertèbres (34 pour les plus vernis, qui auront donc plus de friselis que les autres), c'est que vous êtes définitivement perdu pour la cause. Il vous reste toujours Obispo ou Shakira, chacun sa croix. Ouais m'sieurs-dames, le glam-rock est un sacerdoce, et les Sirens en sont les grandes prêtresses. Hum ! OK ! Y a bien quelques mecs dans la bande, plutôt poilu et burné pour l'un d'entre eux d'ailleurs, mais on ne va pas chipoter. Au départ, les Sirens, c'était une affaire de filles. C'est ainsi qu'on les avait découvertes sur leur premier album en 2004, quatre charmantes démons avec lesquelles on serait bien allé se damner sur un seul accord de "Don't slander me". D'ailleurs, j'ai moi-même eu ma part de pénitence glitterisée en incluant ce titre sur la compilation "Glamarama", douzième référence de mon modeste label. En 2007, les Sirens reviennent, en lamé or à la Elvis et ses 50 millions de fans transis, pour un second album, celui qui nous intéresse aujourd'hui, puisque réédité, pour la première fois en vinyl, par le label lyonnais Dangerhouse Skylab. Et le moins que l'on puisse dire c'est que le truc en jette. On s'en prend plein les mirettes, entre les étoiles filantes, et la frange féminine du groupe, aux charmes anatomiques peu discrètement couverts. Avec la Siren en chef, la sculpturale Muffy Kroha, ci-devant chanteuse de la bande, et, accessoirement, pour l'état-civil, soeurette de Danny Kroha, le guitariste exhibitionniste des Gories ou des Demolition Doll Rods (tiens, au passage, on notera que Mick Collins, autre gratteux des Gories, fit partie, de manière éphémère, des Sirens, y a pas de hasard). La recette de ce second album est la même que pour le premier, que de la reprise millésimée, de la cover AOC, de la version vintage. A ce petit jeu, les anglais de Sweet se taillent la part du lion, avec 3 emprunts, le démoniaque "Hellraiser", le combatif "Wig wam bam" et le futé "Fox on the run". Du taillé sur mesure déjà à l'origine, et toujours de la haute couture par

les Sirens, les guitares riffant peut-être plus dru chez les résident(e)s de Detroit. Pour le reste des agapes, ça tape chez les anglaises de Girlschool, pugnace gang de gisquettes qui n'avaient pas froid au yeux, capables de tenir tête à Motörhead, c'est dire, chez le MC5, par 2 fois ("High school" et "Tonight", deux extraits de "Back in the USA", l'album le plus rock'n'roll de cette autre coterie de Detroit), chez les Bay City Rollers, un groupe qui donnait plutôt dans la variété, mais dont le "Saturday night", passé au laminoir Sirens, devient une pure tuerie, chez les Shangri-Las, elles aussi font partie de mon petit panthéon personnel, charme acidulé et prouesses vocales indémodables, chez Slade, avec le "Rock & roll preacher" déjà cité, grand moment de gospel électrique, capable de convertir aux vertus du rock'n'roll une congrégation entière de méthodistes baptistes, chez les trop méconnus Hollywood Brats, et même chez Poison ("Talk dirty to me"), tenant d'un hard-glam plutôt m'as-tu-vu, maquillé comme une voiture volée, et peroxydé comme une vamp hollywoodienne, mais capable de pondre de satanées mélodies addictives. Notons que cette réédition vinyle ne propose que 13 des 14 titres du CD original, mais que, dans sa grande bonté, Dangerhouse Skylab a eu la bonne idée d'y glisser un petit code de téléchargement, grâce auquel on a droit à la version numérique intégrale du disque, y compris donc le "Rock'n'roll suicide" de David Bowie qui vient compléter le paquet cadeau. Merci m'sieur Bruno, vous êtes bien urbain. Signalons enfin que, pour les plus dépendants d'entre vous, vous possédez peut-être certains de ces morceaux, puisque cinq d'entre eux étaient parus par chez nous, déjà en vinyl, sur deux EP du (défunt ?) label savoyard Wiped-Out. Mais comme vous avez probablement usé ces disques jusqu'au plus profond de leurs sillons, cette réédition leur offre une seconde jeunesse salutaire. Rhââ lovely !

GARAGE LOPEZ : Tant pis pour eux ! (LP, Guerilla Asso - www.guerilla-asso.com)

Sont pas du genre à lambiner ou à traîner, les Garage Lopez. Au contraire, chez eux, tout se fait à Mach 2, en vitesse supersonique. Les Garage Lopez, ça castagne pire qu'un Bruce Lee sous amphétamines, ça bastonne pire que des orgues de Staline atteintes d'épilepsie aiguë, ça avoine pire qu'un drone américain au-dessus de l'Afghanistan (ça marche aussi avec l'Irak). Et ce nouvel album, le cinquième, ne les voit toujours pas calmés. A ce stade de pure vélocité, à mon avis, même la kétamine n'aurait aucun effet sur eux. Ces types là plaquent un riff plus vite que leur ombre, tout en étant capables de balancer une vanne ou deux avant de passer au mi septième en rigolant. Garage Lopez, pour les ceusses qui ne connaîtraient pas encore, c'est du rock'n'roll sous speed, du punk'n'roll de compétition, avec supplément de refrains accrocheurs, de mélodies efficaces, de couplets fédérateurs. Pour n'importe quel humain normalement constitué, c'est-à-dire avec deux oreilles en état de marche, suffit d'écouter un morceau de Garage Lopez une paire de fois pour ne plus l'oublier, quitte à en faire profiter son entourage à la moindre occasion un tantinet festive et joyeuse. Et croyez-moi, du Garage Lopez à la communion du petit dernier ou au mariage de tante Jacqueline, ça fait toujours de l'effet. Faut juste prévoir une distance de sécurité minimum pour éviter les dommages collatéraux, genre lancer de guibolles intempestif ou moulinet d'abattis non contrôlé, mais à part ça, c'est que du bonheur. Sinon, que dire d'autre de ce skud en pleine crise d'insubordination ? 14 missiles sol-air à tête chercheuse (dont deux chourrés chez les alliés, "Pas de bonne raison" piqué à Guerilla Poubelle, ça sent le copinage à plein nez, et "Time bomb" grappillé chez Rancid), sur une belle galette de cire rouge feu. Une pochette pour laquelle les gaillards ont sorti leur collection de Majorettes, pour leur faire prendre l'air. Un insert avec les paroles qui vont bien, vu qu'avec leur débit de mitraille c'est pas toujours facile d'entraver le côté philosophique de la chose. Des photos des zigotos à punaiser au mur de votre chambrette, ou à encadrer sur le buffet du salon, ou à garder et chérir dans votre larfeuille, selon votre degré d'adoration béate pour le groupe (un conseil cependant, avant d'en arriver là, virez toute évocation de vos idoles précédentes, quand vous ne saviez pas encore ce que vous faisiez, la cohabitation pourrait s'avérer délicate, les Garage Lopez seront alors prêts à pardonner, vos errances pré-pubères, en pères spirituels bienveillants attachés au salut de votre âme. Et un code de téléchargement si vous vous êtes fait greffer un baladeur MP3 dans l'oreille interne, mais, dans ce cas, vous n'aurez pas droit aux deux reprises, gniark gniark, faut quand même pas déconner avec la bonté naturelle des Lopez. Bref, ils ne se sont pas foutus de notre gueule sur ce coup-là. Mais on n'en attendait pas moins d'eux, depuis le temps qu'ils nous tatanent les osselets de leurs éjaculations électriques, il n'aurait plus manqué qu'ils se la jouent p'tites bites. Allez, je m'en remets une louchée, parce que le temps que j'écrive

cette chronique, les deux faces y sont allègrement passées. C'est un peu le problème quand on ne fait pas dans le progressif adipeux ni dans la pop loukoum, le temps file plus vite que la normale, et faut se lever souvent pour retourner la crêpe sur la platine. En même temps, c'est bien, ça fait faire de l'exercice, ce qui reste toujours moins cher qu'un stage de remise en forme.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod
code - Black vinyl - 23,5 €

INTERNET

Que vive le rock libre vient de faire paraître sa 44^{ème} livraison (avec un 2 en plus, on aurait pu confondre). La newsletter continue à aller à l'essentiel avec quelques infos choisies avec soin et sélectionnées avec passion. C'est toujours très punk (au sens large) d'esprit, donc indispensable, et ça se télécharge ici : <http://trauma-social.propagande.org> @@@ Le punk, c'est évidemment la musique, mais pas que. C'est aussi les docs, le cuir cloûté, la bière, la sueur, les chiens (pas toujours, heureusement), et des images. Ça tombe bien, un blog vient de se créer, **Le bruit en images**, où l'on peut visionner quelques photos de concerts plutôt sympathiques. Marylène a le regard et l'objectif affûtés, et sait capter les ambiances. Certes, une photo ne remplacera jamais un concert, mais comme on ne peut pas être partout, des concerts, on en loupe forcément une palanquée, la photo est alors un palliatif. Heureuse initiative, qui devrait s'étoffer au fil du temps : <http://lebruimage.blogspot.fr> @@@

<http://www.americanmafia.com>

Pour ceux que ça intéresse, voici un site de vulgarisation qui offre une approche succincte de la **Mafia américaine**. Le site est l'oeuvre de **Rick Porrello**, qui est lui-même un responsable de la police de l'Ohio, et qui est donc impliqué au quotidien dans la lutte contre **La Cosa Nostra**, Cleveland étant l'une des principales bases d'opération du syndicat du crime. Une page du site est d'ailleurs consacrée à un historique des 26 principales familles de la Mafia américaine. On n'est évidemment pas surpris d'apprendre que toutes les plus grosses villes américaines possèdent leur branche locale, de New York à Chicago en passant par Los Angeles, la Nouvelle Orléans, ou Tampa, en Floride, avec, dans ce dernier cas, l'arrivée massive de mafieux cubains. Mais il est plus surprenant de voir dans cette liste des 26 points chauds, des bleds aussi paumés que Des Moines, Iowa, Madison, Wisconsin, Omaha, Nebraska ou Rockford, Illinois. Tandis qu'au milieu gravitent des villes dont on sait depuis longtemps qu'elles sont loin d'être des havres de paix, comme Dallas, Texas, la mafia locale, associée à celle de la Nouvelle Orléans, ayant très certainement trempé dans l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, Kansas City, l'un des berceaux du jazz, qui a attiré, au temps de la Prohibition, quelques bootleggers qui, depuis, ont fait leur chemin, Detroit, Michigan, ville industrielle sinistrée où le démantèlement des entreprises favorise les trafics en tous genres, ou San Jose, Californie, la porte d'entrée de la Silicone Valley, foyer propice au développement de la délinquance en col blanc. En revanche, Las Vegas, la capitale du jeu et du tourisme, n'est pas dans la liste des 26, alors que la ville a pourtant été créée quasiment ex nihilo par le mafieux **Bugsy Siegel**, pas plus que Miami, pourtant réputée pour sa violence endémique. Autre page intéressante, une petite galerie de photos qui permet, le cas échéant, de mettre un visage sur un nom de mafieux plus ou moins célèbre. Et, si vous voulez approfondir vos connaissances en la matière, une autre page liste livres et DVD sur la question, qu'il s'agisse d'oeuvres documentaires ou de fiction (on pense bien sûr à la saga du **Parrain** de **Francis Ford Coppola**, aux **Affranchis** ou à **Casino** de **Martin Scorsese**, ou encore à la série télévisée **Les Sopranos**), même si la plupart de ces livres ne sont sûrement pas traduits en français, le site lui-même étant évidemment en anglais.

<http://www.tammywinters.com>

Pour ceux qui ne connaîtraient pas la demoiselle, **Tammy Winters** est une pin-up, aujourd'hui devenue actrice. Son site fait donc la part belle à ses consœurs pin-ups, histoire de rester dans le bain. Le site est payant, mais chaque section propose quelques photos en consultation gratuite, qui méritent donc qu'on s'y attarde quelques minutes. Certes, les photos accessibles sont certainement les plus soft qu'on puisse y trouver, mais, après tout, ce n'est pas parce qu'on est au régime qu'on n'a pas le droit de regarder le menu. D'autant que c'est de la photo et de la pin-up glamour, forcément, de celles qu'on retrouve sur le papier glacé de quelques revues aux titres bien établis dans le monde du charme, des pin-up qu'on n'a aucune chance de croiser dans les rues de Lamotte-Beuvron ou de Plougastel, mais, le but de ce genre de site étant de faire rêver un peu, allons-y sans état d'âme.

www.joeyramone.com

Alors que l'on a récemment appris la mort de **Tommy Ramone** (ce qui fait qu'il ne reste plus aucun Ramone original survivant), penchons-nous brièvement sur ce site consacré à **Joey Ramone**. Un site commémoratif essentiellement, plus ou moins supervisé par **Mickey Leigh**, le frère de Joey. On y trouve un hommage signé **Lenny Kaye**, le guitariste de **Patti Smith**, qui connaissait évidemment les **Ramones** depuis leurs débuts communs au **CBGB's** de New York. Le reste du site est consacré aux différentes manifestations destinées à perpétuer la mémoire de Joey, comme le **Birthday Bash**,

concert annuel dont quelques-unes des éditions sont évoquées ici à grand renfort de photos et de vidéos. Il y a aussi l'inévitable boutique en ligne, avec de nombreux t-shirts à l'effigie du chanteur, ainsi que ses disques solo et ceux des **Ramones**. Ceci étant, vu l'augmentation prohibitive des tarifs de la Poste américaine, acheter les disques via le site n'en vaut pas la peine, ceux-ci étant aisément disponibles en France, que ce soit en magasin, pour ceux qui ont la chance d'habiter dans une ville où ce genre de petit commerce de proximité existe encore, ou en ligne sur des sites français. Pour les t-shirts, en revanche, vous n'y couperez pas, vu que les probabilités qu'ils soient disponibles sous nos latitudes avoisinent le zéro absolu. Mais quand on aime...

<http://www.cagle.com/scandal>

Bon, c'est sûr, ce site risque d'être un poil ardu à comprendre pour beaucoup. Primo, il faut être un minimum au fait de la politique américaine, et secundo, mieux vaut maîtriser l'anglais (ou plutôt l'américain) pour ne pas passer à côté de certaines subtilités (hum !) de langage. **Daryl Cagle**, qui en est l'instigateur, est dessinateur de presse, et il a décidé de mettre en ligne non seulement ses dessins, mais aussi ceux de nombre de ses collègues. Si Cagle lui-même est très nettement pro-Obama, il ouvre néanmoins ses pages virtuelles à toutes les tendances politiques, républicaines bien sûr, mais aussi à certaines autres nettement plus extrémistes. Et l'extrémisme politique, aux Etats-Unis, est quand même plus souvent de droite que de gauche. Ce qui donne parfois des dessins très polémiques, et c'est un euphémisme. Il est clair que le dessin politique traduit, en image, les courants de pensée qui animent une population. On connaît la même chose en France. Après, faut-il accepter ou refuser ? Faut-il autoriser ou interdire ? On sait aujourd'hui, et depuis longtemps, que la censure n'a jamais été un rempart contre l'extrémisme et l'intolérance. La censure est même, par définition, un acte fasciste, puisque liberticide. Par principe, je suis de ceux qui pensent qu'il ne faut rien interdire en matière politique. En théorie, l'être humain est censé être suffisamment intelligent pour faire la part des choses. Même si, en pratique, il est vrai que c'est loin d'être le cas et qu'il a tendance à adopter un comportement moutonnier peu en rapport avec le libre arbitre dont il est supposé être doté. En ce sens, la politique, justement, est un révélateur des plus éloquents. Mais le problème de la censure, c'est qu'on sait où elle commence, jamais jusqu'où elle peut aller se nichier. On le voit aujourd'hui où le politiquement correct envahit tout, et où, du coup, un Pierre Desproges peut se voir taxer d'antisémitisme ou un David Hamilton de pédophilie. Daryl Cagle a donc choisi de ne pas pratiquer la censure sur son site, au risque, évidemment, d'y voir publier des dessins (de presse, rappelons-le) qui peuvent flatter les plus bas instincts d'une bonne partie des américains, avec ses relents racistes ou fascistes. Et, en l'occurrence, Obama n'est pas le sujet le moins ciblé, loin de là. De toute façon, en politique, les clivages restent toujours bien marqués. Ça a toujours été vrai, partout et de tout temps, ça l'est peut-être même de plus en plus, justement avec les montées prégnantes des extrémismes et des intégrismes partout dans le monde. La France, une fois encore, n'y échappe pas. Ceci étant, les dessins les plus récents publiés sur le site se focalisent sur d'autres personnages ou événements pas toujours très reluisants. De Poutine à Erdogan, en passant par les djihadistes islamistes ou la récente coupe du monde de foot, les sujets, hélas, ne manquent pas.

